

Regency

Mary Balogh

Quand
Arabella
s'entête



J'AI
LU

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, elle publie son premier livre en 1985, aussitôt couronné par le prix *Romantic Times*. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

Quand Arabella s'entête

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*La fulgurante ascension
de miss Downes
L'épouse de lord Carew
Miss Catastrophe
L'ange blond et l'ange noir
Le double pari
La dernière valse
La lady au parapluie noir
Une partie de campagne
Le petit défaut de lady Rotherham*

*La magie de Noël
Le Noël de toutes les promesses
Un bijou si précieux
La perle cachée
Stratagème amoureux
La maîtresse cachée
Le bel été de Lauren
Une nuit pour s'aimer*

La saga des Westcott

- 1 – *Celui qui m'aimera*
- 2 – *Celui qui m'embrassa*
- 3 – *Celui qui m'épousera*
- 4 – *Celui qui me désirera*
- 5 – *La valse de Noël*
- 6 – *Celui qui me respectera*
- 7 – *Celui qui me charmera*
- 8 – *Celui qui me chérira*

La saga des Bedwyn

- 1 – *Un mariage en blanc*
- 2 – *Rêve éveillé*

- 3 – *Fausse fiançailles*
- 4 – *L'amour ou la guerre*
- 5 – *L'inconnu de la forêt*
- 6 – *Le mystérieux duc de Bewcastle*

Le club des survivants

- 1 – *Une demande en mariage*
- 2 – *Un mariage surprise*
- 3 – *L'échappée belle*
- 4 – *Rien qu'un enchantement*
- 5 – *Rien qu'une promesse*
- 6 – *Rien qu'un baiser*
- 7 – *Rien que l'amour*

Ces demoiselles de Bath

- 1 – *Inoubliable Francesca*
- 2 – *Inoubliable amour*
- 3 – *Un instant de pure magie*
- 4 – *Au mépris des convenances*

La famille Huxtable

- 1 – *Le temps du mariage*
(numérique)
- 2 – *Le temps de la séduction*
(numérique)
- 3 – *Le temps de l'amour*
(numérique)
- 4 – *Le temps du désir*
(numérique)
- 5 – *Le temps du secret*
(numérique)

MARY
BALOGH

Quand Arabella
s'entête

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascain*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE OBEDIENT BRIDE

Éditeur original
By arrangement with Maria Carvainis Agency, Inc.
First published in the United States by Signet,
an imprint of Dutton Signet,
a division of Penguin Books USA, Inc.

© Mary Balogh, 1989

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2023

Qu'est-ce que la « Régence anglaise » ?

La Régence est une période de l'histoire anglaise très prisée des autrices de romances historiques. Sauf que, pour la plupart d'entre nous, la Régence anglaise est une notion très vague. La Régence, au sens strict, ne dure que de 1811 à 1820. Elle correspond à la fin du règne de George III, atteint de folie. Pendant ces quelques années, la régence est assurée par son fils, le prince régent, le futur George IV. Parfois, le terme de « Régence anglaise » désigne une période plus étendue, de 1795 à 1837, jusqu'au règne de la reine Victoria.

Personnalité excentrique, George IV est réputé pour ses débauches, ses dépenses extravagantes, son mode de vie dépravé. Intelligent, cultivé, il est doté d'un goût très sûr. Architecture, arts décoratifs, mode, il favorise l'émergence de ce qu'on appellera le « style Regency ». Tandis que l'aristocratie, à son image, se distingue par son faste et ses outrances en tout genre, les arts et les lettres rayonnent, de Jane Austen à Mary Shelley en passant par les poètes John Keats et

Byron. Toutefois, les idées nouvelles issues de la Révolution française commencent à se diffuser. On s'interroge sur la place des femmes, l'esclavage, les fondations de la monarchie et la condition ouvrière.

À sa façon, la Régence arrime solidement la société britannique à la modernité industrielle du XIX^e siècle.

Chères lectrices,

Entre 1985 et 1998, j'ai écrit plus de trente romances pour Signet Regency, dont la plupart sont depuis longtemps épuisées. Beaucoup d'entre vous me les ont réclamées, les ont recherchées et, dans certains cas, ont payé très cher des exemplaires d'occasion pour compléter leur collection. Votre intérêt m'a touchée. Je suis enchantée que ces ouvrages soient de nouveau disponibles, avec de jolies couvertures et à des prix abordables.

Si vous avez lu certains de mes autres ouvrages, les séries *La saga des Bedwyn*, *Ces demoiselles de Bath*, *La famille Huxtable* ou *Le club des survivants*, par exemple, vous aurez peut-être envie de voir ce qui a changé dans mon écriture au cours des trente dernières années ou de découvrir si mes vues sur la vie, l'amour et la romance restent essentiellement les mêmes. Quoi que vous décidiez, j'espère que vous serez heureuses de pouvoir enfin lire ces livres.

1

Le vicomte Astor bâilla à s'en décrocher la mâchoire tandis que son pied chaussé d'une bottine allait rejoindre l'autre sur le velours de la banquette en face de lui. Il cala ses épaules contre les coussins dans l'espoir vain de trouver une position confortable et de soulager ses muscles endoloris. Dépenser une fortune pour une luxueuse voiture superbement capitonnée et très bien suspendue n'avait pas grand sens quand le seul endroit où en tester les qualités était les routes anglaises. Vu leur état, une suspension perfectionnée était à peu près aussi utile qu'une paire d'ailes dans le dos.

Pour la douzième fois peut-être au cours des trois derniers jours, il regretta sa décision de voyager dans la berline avec son valet de chambre et ses bagages. Il aurait mieux fait de prendre son cabriolet. Il aurait au moins pu profiter de l'air frais, et de l'exercice physique et mental de la conduite. Il aurait peut-être également été capable de distinguer et d'éviter davantage d'ornières que son cocher.

Cela étant, songea-t-il en bâillant de nouveau, il n'aurait pas eu le temps de remarquer qu'en cette fin février il faisait un véritable temps de printemps. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages, les premiers bourgeons se devinaient sur les branches des arbres, les perce-neige et les primevères commençaient à poindre, et il devinait sans peine la douceur de l'air et le pépiement des oiseaux derrière le nuage de poussière et le fracas de la voiture.

Entre aller à cheval et rester assis dans une voiture, accroché à la poignée, qui hésiterait ? La tête de son valet qui dodelinait et son léger ronflement commençaient à porter sur les nerfs de lord Astor. Il avait bien essayé de se racler bruyamment la gorge, mais il n'était parvenu qu'à faire sursauter Henry, qui avait émis un étrange gargouillis et fait claquer sa langue avant de recommencer à dodeliner de la tête et à ronfler.

Morose, lord Astor tourna ses pieds d'un côté, puis de l'autre pour examiner ses bottines. Sa seule consolation, c'était qu'ils ne tarderaient pas à arriver à destination. S'il avait eu le choix cependant, compte tenu des circonstances, il aurait peut-être préféré passer deux journées supplémentaires sur la route, quand bien même cela impliquait deux nuits de plus dans des auberges innommables, comme celle de la veille.

Quatre inconnues. Il allait devoir affronter quatre parfaites inconnues. Elles avaient beau être de lointaines parentes, il ne les connaissait ni d'Ève ni d'Adam. C'était d'ailleurs ce lien de parenté qui lui valait désormais un titre et une

fortune. Il était le plus proche parent mâle du défunt vicomte Astor. Et il était regrettable, se dit fort peu charitablement le tout nouveau vicomte, qu'il n'ait pas été le seul parent du défunt, ce dernier ayant laissé une épouse et trois filles. S'il courait les routes, c'était justement pour faire leur connaissance et leur présenter ses hommages autant que pour visiter sa nouvelle demeure et son domaine.

Il se trouvait dans une situation extrêmement embarrassante, en fait. S'il avait certes toujours su qu'il était le seul héritier du vicomte – comment aurait-il pu en être autrement alors que, depuis qu'il avait quitté l'université six ans plus tôt, il avait souvent eu du mal à joindre les deux bouts pour maintenir son rang et le train de vie relativement dispendieux qu'exigeait la vie mondaine dans la capitale ? –, il n'avait jamais eu la moindre relation avec son cousin. Il utilisait le terme de cousin, faute de mieux, puisque leur lien de parenté était assez vague. Son père s'était querellé avec le défunt vicomte une quinzaine d'années auparavant et les deux hommes ne s'étaient plus jamais adressé la parole ni revus. Et depuis la mort de son père presque quatre ans plus tôt, il n'avait pas eu l'occasion de renouer avec son lointain parent.

Il se trouvait donc dans une situation des plus délicates, se répéta-t-il en regardant par la vitre avec impatience, car il ignorait à quelle distance ils étaient de leur destination finale. Il allait donc faire la connaissance de quatre dames dont la maison était maintenant la sienne, et qui se

voyaient privées de tout moyen d'existence et de toute sécurité par le décès prématuré de son prédécesseur. Le notaire qui lui avait annoncé la nouvelle de sa bonne fortune lui avait précisé que le défunt vicomte n'avait pris aucune disposition pour assurer l'avenir de sa famille, une négligence proprement incroyable dans la mesure où les membres de ladite famille appartenaient toutes au sexe faible.

Et quelle lumineuse idée avait eu le nouveau vicomte Astor, tout gonflé de son importance et débordant de bonne volonté et de bons sentiments envers la terre entière ? Il n'avait rien trouvé de mieux que de proposer d'épouser l'une des trois filles, voilà ce qu'il avait fait ! Sans les avoir jamais vues ! Il avait appris qu'elles avaient vingt, dix-huit et quinze ans, et c'était tout ce qu'il savait d'elles. Il ne connaissait ni leur prénom, ni leur caractère, ni leur apparence physique. Il n'avait même pas précisé laquelle il souhaitait épouser et avait laissé le choix à leur mère.

Il était donc en chemin pour faire la connaissance de sa future épouse. Il avait présenté sa demande très officiellement, en respectant les formes, et ne pouvait donc plus se dédire, même s'il se retrouvait en face de trois laiderons aussi repoussants que dans les cauchemars qui commençaient à l'assaillir.

Il s'agissait d'une offre inconsidérée même si, depuis qu'il était entré en possession de son titre, il éprouvait le besoin d'acquérir ne serait-ce qu'un vernis de respectabilité. Et quoi de plus

respectable que la présence chez soi d'une épouse et peut-être d'un ou deux enfants ? Il n'était pas non plus trop difficile sur le genre de femme prête à remplir ce rôle. Il passait relativement peu de temps chez lui, et une épouse ne bouleverserait que marginalement ses habitudes. Du moment que la dame avait reçu une bonne éducation et se conduisait décemment, elle lui conviendrait.

Quoi qu'il en soit, même s'il était relativement facile à contenter, il s'était peut-être montré un peu trop impulsif en proposant d'épouser une jeune fille qu'il n'avait jamais vue et dont il n'avait même jamais entendu parler. Il risquait de devenir la risée de la capitale si la sœur choisie était particulièrement laide ou si ses manières étaient trop provinciales, ou pire.

Lord Astor se racla de nouveau bruyamment la gorge. Les ronflements de Henry enflaient considérablement, exaspérant Sa Seigneurie. Se mettre dans tous ses états à la pensée de toutes les horreurs que risquait de lui réserver son offre inconsidérée était de toute façon parfaitement inutile. Il n'y avait plus rien à faire, sinon peut-être laisser son épouse avec sa mère et ses sœurs dans la demeure de son enfance et rentrer seul à Londres pour la saison.

Le mieux était d'attendre et de voir à quoi elle ressemblait. Si elle était passable, la présenter à la bonne société pouvait être amusant. Et avoir en permanence une femme sous la main pour son plaisir serait peut-être agréable, même s'il n'y avait pas grand-chose à attendre d'une petite oie blanche fraîchement débarquée de sa campagne.

Ses goûts le portaient plutôt vers les courtisanes plus mûres et plus expérimentées, comme Ginny, par exemple. Ginny qui préférait se faire appeler Virginia et se mettait dans de telles colères quand il riait de cette exigence et lui faisait remarquer à quel point ce prénom était mal choisi qu'elle lui jetait à la figure tout ce qui lui tombait sous la main. Ginny était sa maîtresse en titre et elle avait porté son commerce au rang d'un art véritable.

Non, il ne devrait pas attendre grand-chose de sa nouvelle épouse en matière de plaisir sexuel, même si elle se révélait jolie. Quant à d'autres échanges, une complicité, une certaine affection, il n'en demandait pas tant à une femme. Il avait suffisamment d'amis dans ses différents clubs et d'activités diverses pour faire de sa maison une simple halte où dormir la nuit – ou ce qui restait de ses nuits lorsqu'il quittait Ginny, une partie de cartes ou une soirée de beuverie entre amis.

Il ne devait pas s'inquiéter outre mesure de l'épreuve qui l'attendait. Une épouse ne constituerait pas un ajout bien important à sa vie, après tout.

Lord Astor bâilla de nouveau, regarda d'un œil torve son valet qui ronflait de plus belle, se recogna sur les coussins, ferma les yeux et laissa son esprit sombrer dans un oubli bienvenu.

L'honorable demoiselle Frances Wilson était en larmes. Une fois de plus, nota en son for intérieur sa sœur cadette, Arabella, de son siège

près de la fenêtre en s'étonnant, comme d'habitude, que Frances réussisse à être encore plus jolie quand elle pleurait. Peut-être était-ce justement pour cette raison qu'elle ne faisait aucun effort pour dominer son excessive sensibilité... Quand il lui arrivait de pleurer, ce qui était heureusement très rare, les larmes laissaient à Arabella un visage tout gonflé et marbré de taches rouges. Leur jeune sœur Jemima ne faisait pas mieux. Elle sanglotait toujours bruyamment, ce qui avait fait dire un jour à leur père qu'on croyait entendre une vache en train de vêler.

Frances, l'aînée et la beauté de la famille, avait le don de pleurer sans altérer le moins du monde sa beauté. Elle n'avait pas besoin de pleurer pour être belle, bien sûr. Elle était mince et bien faite, avec un teint de lait, une masse de cheveux dorés et de grands yeux d'azur langoureux ourlés de longs cils sombres qui ombrageaient ses joues quand elle les baissait, ce qui était généralement le cas chaque fois que des messieurs se trouvaient dans les parages.

Frances était la beauté de la famille, la préférée de ses parents et de ses sœurs. Il était impossible de ne pas aimer Frances, qui était toute douceur et sensibilité. Ce n'était pas pour elle qu'elle pleurait en ce moment, c'était pour Arabella. Et ce n'était pas la première fois. Depuis qu'Arabella avait fait connaître sa décision, deux semaines plus tôt, elle avait quasiment pleuré tous les jours à cause du grand sacrifice que consentait sa sœur pour leur bien à toutes.

Arabella était profondément touchée d'être autant appréciée, et peut-être un peu contente d'elle, mais en toute honnêteté, elle ne se prenait pas pour une héroïne. Elle ne voyait aucun inconvénient à épouser lord Astor – donner ce titre à un autre que son père lui paraissait étrange. Le nouveau vicomte devait avoir à peu près le même âge que leur père, pour autant que leur mère s'en souvienne depuis leur dernière rencontre bien des années auparavant, mais cela n'avait pas d'importance. Arabella avait toujours adoré son père, et elle n'avait jamais fait grand cas de ces horribles garçons qui, enfant, lui tiraient les cheveux et refusaient de la laisser grimper aux arbres avec eux, et qui s'attendaient maintenant à ce qu'elle les accepte pour cavaliers aux fêtes du village et minaude devant leurs compliments ampoulés. Si elle devait se marier, autant épouser un homme plus âgé...

— Frances, ma chérie, ce n'est pas si tragique, assura lady Astor, un flacon de sels à la main, en tapotant l'épaule de son aînée. Il y a des compensations au sacrifice de Bella, ne l'oublie pas. Lord Astor – oh, quand je pense à ton pauvre père, ma chérie ! – est peut-être un peu âgé, mais il n'en sera que plus fiable, crois-moi. Et Bella deviendra la nouvelle lady Astor et la maîtresse de Parkland. Elle sera établie dans la vie... Et vicomtesse à dix-huit ans ! On peut à peine parler de sacrifice, finalement, conclut-elle en se tournant vers sa cadette.

Arabella s'appêtait à acquiescer avec son bon sens habituel, mais Frances redoubla de sanglots avec tant de conviction qu'elle se ravisa.

— Mais elle va épouser un vieil homme alors qu'elle ne connaît rien de la vie ! Elle va sacrifier sa jeunesse et toutes ses espérances pour nous, maman ! Pauvre, pauvre Bella, comme je t'aime ! Et comme je me sens coupable de te laisser m'enlever le poids de ce sacrifice !

— Te sacrifier aurait été vraiment ridicule et injuste, Frances, répliqua Arabella en balançant ses jambes qui n'atteignaient pas tout à fait le parquet. Tu as d'autres perspectives, et Théodore aurait le cœur brisé si notre cousin t'emmenait au loin. De toute façon, comme je vous l'ai dit un millier de fois, à maman et à toi, cela ne me coûte pas du tout ! Sa Seigneurie doit être un homme plutôt bienveillant puisqu'il a proposé d'épouser l'une d'entre nous pour nous éviter la ruine alors qu'il ne nous connaît pas. Qu'il ne nous a même jamais vues !

— Il nous permettra certainement de continuer à vivre ici après votre mariage, Bella, ajouta leur mère. Et tu le convaincras d'emmener Frances à Londres pour qu'elle fasse ses débuts dans le monde. Une beauté aussi rare doit se montrer dans la capitale, ce ne serait que justice !

À vrai dire, ce projet maternel était justement celui que désapprouvait Arabella. Si elle avait épargné à Frances la nécessité d'un mariage avec le vicomte, c'était avant tout pour que sa sœur puisse épouser Théodore. Sir Théodore Perrot, comme elle avait pris l'habitude de l'appeler désormais. Elles l'avaient toujours appelé Théodore – et même parfois Théo –, mais ce n'était apparemment plus tout à fait convenable maintenant qu'ils étaient adultes.

Frances et Théodore – sir Théodore – avaient depuis toujours projeté de se marier, et Arabella n'était que trop heureuse de rendre cette union possible. Théodore, un blond trapu au teint de brique, était un homme si solide et si fiable que Frances serait en sécurité avec lui. Et elle en aurait besoin. Frances serait incapable d'affronter les réalités de la vie si elle n'avait personne pour l'y aider. L'idée d'emmener sa sœur aînée à Londres pour la présenter à d'autres messieurs moins dignes de confiance déplaisait profondément à Arabella. L'un d'eux serait capable de l'enlever et, dans ce cas, où sa malheureuse sœur passerait-elle le restant de ses jours ?

Arabella portait sa plus belle tenue d'après-midi, même si elle trouvait cette robe de mousseline imprimée munie d'une large ceinture bleue fort peu appropriée pour un mois de février. Le temps avait beau être d'une douceur printanière, il était trop tôt pour porter de la mousseline. Par chance, le soleil brillait avec tant d'ardeur que, pour un peu, elle aurait eu trop chaud. Cela lui faisait tout de même plaisir de ne plus porter de noir. Leur mère avait décrété qu'elles allaient abandonner le deuil en l'honneur du nouveau lord Astor, même si leur pauvre papa n'était décédé que depuis huit mois.

Comme souvent durant ces deux dernières années, Arabella regretta amèrement d'avoir cessé de grandir si jeune alors qu'elle était encore si petite. Elle était peut-être aussi un peu replète, quand bien même comparer sa silhouette à celle de Frances n'était sans doute pas une bonne idée.

Sa mère lui assurait sans cesse qu'elle n'était absolument pas grosse, juste petite et un peu potelée. Elle ne pouvait pas non plus se comparer à Jemima, qui était aussi maigre qu'un manche de râteau, s'en plaignait et désespérait de changer un jour. Jemima était cependant plus grande qu'elle, malgré ses deux années de moins. Arabella avait également les cheveux trop épais. Ils étaient d'un châtain foncé fort seyant, la consolait sa mère, quoique impossibles à coiffer...

Arabella n'avait pas particulièrement envie d'être une beauté. Une seule dans la famille suffisait, avait-elle conclu avec beaucoup de bon sens un an plus tôt. Et puisqu'elle n'avait pas encore cherché de soupirants, et encore moins à se marier, avant l'étonnante lettre du vicomte une quinzaine de jours plus tôt, elle n'avait jamais éprouvé le besoin d'attirer les messieurs. Elle n'en avait toujours pas envie, du reste. Après tout, le vicomte était un homme d'un certain âge et il n'attacherait pas grande importance à son physique. S'il l'épousait, c'était par pure bonté d'âme, et elle n'avait aucune envie de susciter son admiration. Elle allait l'épouser parce que c'était nécessaire et parce qu'elle serait ainsi débarrassée de la corvée de se trouver un époux au cours des années à venir. Cela étant, elle aurait quand même aimé avoir l'air moins enfantin. Elle avait dix-huit ans et elle était pleinement femme. Elle ressemblait cependant toujours à une enfant, plus même que Jemima, ce qui la désolait. En plus d'être petite et ronde – les protestations de sa mère ne l'avaient pas convaincue –, elle avait une chevelure qui ne

faisait qu'accentuer la rondeur de son visage, ne laissant aucun moyen à un étranger de deviner qu'elle était une femme au plein sens du terme. Aux yeux d'un homme de l'âge de son père, elle aurait sûrement l'air d'un véritable bébé.

Peut-être aurait-elle dû se montrer plus ferme lorsque sa mère avait conseillé cette large ceinture bleue qui l'engonçait.

Elle semblait sortir tout droit de la nursery...

— Très bien, ma chérie, tu fais preuve d'un grand courage, la félicita lady Astor en tapotant l'épaule de Frances. Je n'en attendais pas moins de toi. Range ton mouchoir, à présent. Le vicomte devrait arriver d'un instant à l'autre, et il ne faut pas qu'il voie que tu as pleuré, alors que c'est Bella qu'il va épouser. Il s'imaginerait que vous vous êtes disputées pour lui, et il aurait une mauvaise opinion de notre famille.

— Oh, Bella, s'écria Frances d'une voix chevrotante, le vicomte verra tout de suite à quel point nous t'aimons ! Il comprendra que nous ne t'avons pas sacrifiée, mais que c'est toi qui t'es dévouée spontanément pour nous. J'espère qu'il n'est pas complètement chauve, ou qu'il n'a pas les cheveux blancs, et, surtout, qu'il a toutes ses dents !

— Mais enfin, ma chérie, ton père est resté un très bel homme jusqu'à son dernier jour ! protesta sa mère en s'essuyant les yeux à son tour. Bella, mon trésor, souviens-toi de ne pas balancer les jambes de cette façon devant Sa Seigneurie. Cela ne convient pas à une dame.

— Oui, maman. Je ferais peut-être mieux de prendre le repose-pied. Sinon, je risque d'oublier.

La porte du salon s'ouvrit brusquement et une grande fille mince en mousseline rose, ressemblant beaucoup à Arabella, entra en trombe, ses boucles auburn dansant autour de son visage.

— Maman, maman, il est arrivé ! Dans une drôle de voiture ! Ils sont deux – l'un des deux doit être un valet. Ils sont dans le hall. Je les ai vus quand je descendais de la salle de classe. Mlle Roberts voulait que j'attende qu'on m'appelle, mais si je l'avais écoutée, tu aurais risqué d'oublier et je n'aurais pas vu la rencontre entre Sa Seigneurie et Bella. Il n'a pas l'air très vieux. Il n'est pas voûté, en tout cas.

— Enfin, mon petit, cet homme n'est pas vieux ! Il a l'âge de ton père, à peu de chose près. Assieds-toi et tiens-toi tranquille, s'il te plaît. Les jeunes filles qui n'ont pas terminé leur éducation peuvent se montrer à condition de ne pas se faire entendre, ne l'oublie pas. Et dans ta hâte de voir à quoi ressemble le vicomte, n'oublie pas de faire la révérence. Frances, ma chérie, tu ne vas pas te remettre à pleurer tout de même ? Et toi, Bella, cesse de balancer les jambes ! Jemima, avant d'aller t'asseoir, apporte le repose-pied à ta sœur.

Lorsqu'il fit son entrée dans le salon de Parkland Manor après avoir été dûment annoncé, le vicomte Astor se sentit d'emblée soulagé. Pour commencer, lady Astor se conduisait avec une parfaite courtoisie. Elle vint à sa rencontre, main

tendue, et le gratifia d'une révérence en lui souhaitant la bienvenue dans sa nouvelle demeure. Mais ce qui motiva surtout son soulagement, il faut le dire, ce fut le discret coup d'œil qu'il jeta aux jeunes filles avant de reporter son attention sur son hôtesse. Dire qu'il était soulagé d'avoir aperçu sa future épouse était une litote. C'était une véritable beauté, au visage délicat, à la chevelure d'un blond éclatant, dotée d'une silhouette faite pour satisfaire les rêves les plus fous de tout mâle normalement constitué.

Ses deux sœurs étaient beaucoup plus jeunes et n'avaient rien de remarquable. Les âges qu'on lui avait indiqués devaient être erronés.

— Il doit y avoir une erreur, milord, dit lady Astor, visiblement perdue. Vous ne pouvez pas être le cousin de mon défunt époux que j'ai rencontré il y a des années ! Vous deviez savoir à peine marcher à cette époque.

— Vous parlez certainement de mon père, madame. Ma mère a tenu à m'appeler Geoffrey, comme lui, mais porter le même prénom que son père est parfois source de malentendus. Vous n'avez apparemment pas été informée de son décès il y a quatre ans.

— Quelle perte cela a dû être pour vous ! Je me souviens bien entendu que votre père avait un fils. Et c'est donc vous qui êtes désormais le vicomte Astor, monsieur. Je suis ravie de faire votre connaissance et je regrette qu'une querelle ancienne ait éloigné si longtemps nos deux familles. Mes filles ont autant hâte que moi de

renouer nos liens familiaux. Permettez-moi de vous les présenter, milord.

Lord Astor assura qu'il en serait très honoré, puis s'inclina tour à tour devant Mlle Frances Wilson, devant Mlle Arabella Wilson et devant Mlle Jemima Wilson, avant de prendre un siège près de la beauté de la famille. L'examen plus circonstancié auquel il se livra discrètement ne le déçut pas. Elle avait de beaux yeux bleus, constata-t-il, et même si elle les gardait la plupart du temps modestement baissés, il lui restait beaucoup à admirer. Ses longs cils jetaient une ombre légère sur ses joues empourprées et c'était fort seyant. Elle parlait peu, mais qui exigerait une conversation élaborée de la part d'une jeune fille aussi agréable à regarder ? En buvant son thé, lord Astor devinait déjà qu'elle ferait sensation dans la bonne société lorsqu'il la présenterait comme sa femme. Il imaginait le plaisir qu'il prendrait à l'emmener chez une couturière en vogue pour l'habiller à la dernière mode...

Il conversa presque uniquement avec son hôtesse, qui s'efforça d'attirer dans la conversation l'une de ses plus jeunes filles, la petite à l'épaisse chevelure brune qui balançait les jambes dès qu'elle ouvrait la bouche, mais il ne lui prêta pas grande attention, pas plus qu'à la maigri-chonne aux cheveux auburn qui l'observa en silence pendant tout le temps que dura leur entrevue. Il se demanda brièvement, comme souvent au cours des semaines passées, si on attendait de lui qu'il emmène à Londres la mère et les sœurs de sa future épouse. Il subodorait maintenant

que ce ne serait pas nécessaire. Les deux sœurs devaient être trop jeunes pour faire leur entrée dans le monde.

Il comprit, en discutant avec lady Astor, que peu lui importait finalement ce que les convenances dictaient à ce sujet. Il était tellement soulagé d'avoir une femme ravissante et raffinée qu'il serait tout disposé à traîner dans la capitale une douzaine de petites sœurs s'il le fallait.

Lady Astor finit par se lever et lui proposer de lui montrer sa chambre – celle du maître de maison, précisa-t-elle en hâte – afin qu'il puisse se rafraîchir et se changer avant le dîner.

Il s'inclina devant la beauté et ses sœurs, et suivit son hôtesse, très satisfait de sa première heure à Parkland Manor. Jusqu'à la fin de la journée, décida-t-il, il s'en tiendrait à une conversation polie et à des sujets généraux. Il aurait tout le temps le lendemain d'avoir un entretien privé avec lady Astor concernant son mariage et leur avenir, à ses deux autres filles et à elle.

2

Assise sur la pelouse au nord des écuries, Arabella jouait avec George, son chien. Le colley avait beau n'avoir pas droit de cité dans la maison sous prétexte que ses poils faisaient éternuer Frances, il ne manquait certes pas d'affection. Arabella passait tout son temps libre dehors et George caracolait généralement derrière elle, quand il ne gambadait pas devant. Ce jour-là cependant, elle resta assise dans l'herbe et se contenta de lui gratter distraitemment les oreilles, ignorant ses invitations à se lever. Elle ne voulait pas être vue de la maison.

Elle avait laissé Frances en larmes dans le boudoir de leur mère. Celle-ci s'était montrée incapable d'articuler un mot, ou n'avait pas voulu le faire, mais s'était laissée tomber gracieusement sur le canapé, le visage enfoui dans un mouchoir de dentelle. Sa mère, qui avait fait appeler Arabella pour l'informer que lord Astor lui avait demandé un entretien privé en fin de matinée, lui avait suggéré ensuite de s'éclipser. Frances avait peut-être envie de parler à sa mère seule à seule.